PENSÉES

SUR

La Situation actuelle DU LANGUEDOC,

ADRESSÉES

AUX HABITANS

DE CETTE PROVINCE.

1789.

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

CITOYENS DE LANGUEDOC, voici des idées fugitives, que je ne fixe sur le papier, que je ne confie à l'utile indiscrétion de la presse, que pour l'honneur & la prospérité de votre République.

Qui suis-je ? peu vous importe. Que suis-je ? peu vous importe encore. Je suis homme, tout ce qui touche l'homme, mon cœur aime à se l'approprier.

Citoyens, on vous a donné d'excellens avis, en avez-vous profité ? On s'est empressé de multiplier autour de vous les lumieres & les appuis, en avez-vous marché d'un pas plus ferme ? Vous avez reçu de vives secousses, avez-vous entretenu cette impulsion ? N'êtes-vous pas à tous momens ménacés d'une chûte, si des bras d'airain ne se présentent pas pour vous retenir ?

Tel est à peu près l'objet qu'on se propose dans ces réflexions. Je ne perdrai pas en belles paroles un temps qu'ailleurs peut-être on emploie trop bien à votre perte. Je ne m'assujettirai à aucun ordre, à aucune méthode ; mon ame émue ne pourroit souffrir des entraves. Je jetterai

la lumière à coups redoublés, interrompus, répétés encore. C'eſt à vous à ſaiſir ces éclairs, que je tâcherai de prolonger; c'eſt à vous à recueillir ces lueurs rapides, pour contempler l'abyme de miſere au fond duquel vous vous agitez; cet abyme, qui preſſe en tout ſens pour retenir ſa proie; cet abyme, qui lors même que vous vous en croirez dégagé, vous pourſuivra pour ſe reſaiſir de vous, comme d'une proie qui lui échappe.

Si vous ne regardez cette image que comme un ornement du diſcours, comme une beauté d'expreſſion; ſi vous ne voyez pas, ſi vous n'avez pas devant les yeux l'effrayante vérité que je cherche à vous peindre; ſi dans toutes vos actions, dans vos affaires privées, juſques dans vos plaiſirs, vous ne portez pas ſans ceſſe ce tableau vivant, ce gouffre toujours ouvert à vos côtés; vous êtes perdus, Citoyens, vous y reſterez ou vous y retomberez. Sachez donc une fois que les grands intérêts ne ſe nourriſſent que de grandes idées, & ne s'animent que par les couleurs fortes de l'imagination. Le grand Caton n'opinoit jamais au Sénat, dans quelque affaire que ce fût, qu'il n'ajoutât toujours, *je ſuis d'avis de ruiner Carthage.* Méditez ſur le délire de Caton.

Je vous ſuis de loin, Citoyens, je vous ſuis d'un œil inquiet & ardent, depuis qu'à vos premiers mouvemens, je vous ai jugez capables de redevenir hommes & Français.

Ce reveil univerſel, après tant de ſiecles de léthargie; cette conſcience de vous-mêmes, après un ſi long mépris de vous-mêmes; ces milliers de têtes levées, après une ſi profonde habitude de la pouſſiere & des proſternemens; ce fracas de chaînes rompues, après ce vaſte ſilence d'une ſervitude héréditaire; en un mot, cette inſurrection d'un pays entier, contre une poignée de deſpotes en ſoutanes, & d'ariſtocrates à plumet, qui vous opprimoient ſi gaiement, qui vous aviliſſoient avec tant de légéreté & de grace: voilà, Citoyens, voilà qui eſt vraiment grand, digne d'un Peuple, l'ancien allié du Peuple Romain, l'héritier de ſes Loix, & le poſſeſſeur de ſes magnifiques ruines.

Mais, pardonnez, plus ce mouvement eſt beau, plus auſſi l'intérêt que vous inſpirez rend difficile ſur votre conduite. En applaudiſſant à votre projet, n'a-t-on pas à gémir de l'emploi de vos moyens?

Vous avez commis une premiere faute, en n'appellant pas à vos Aſſemblées les Membres épars de vos Etats actuels, vous

ne les reconnoiſſez pas collectivement, & vous avez raiſon. Mais les individus qui compoſent ce Corps irrépréſentatif, ces individus apartiennent aux trois Ordres de la Province. La regle vouloit que chacun d'eux fût ſommé de rentrer dans la claſſe, où le haſard des conditions l'a placée, pour y exercer, dans ces circonſtances, le droit d'aſſiſtance & d'opinion commun à tous les Membres d'une République.

Ne me ditez pas que vous l'avez fait, & qu'on a dédaigné de ſe rendre à vos invitations. Certes, vous étiez-vous attendus à cet acte d'humanité & de juſtice? Aviez-vous penſé, que vos Evêques, que vos Barons conſentiſſent à deſcendre juſqu'à vous, à ſe mêler avec des troupeaux rebelles, qui oſent refuſer, quoique un peu tard, de ſe laiſſer égorger tout-à-fait? Votre prétendu Tiers Etat, vieilli dans l'ignorance & dans le mépris de la lumiere, pouvoit-il s'expoſer ſans préparation au flambeau de la vie & de la liberté?

Non, Citoyens, non, vous ne deviez pas vous flatter de ces prodiges: mais alors, vous auriez dû conſtater leur refus, & les motifs de leur refus; vous auriez dû faire inſérer leur déclaration à la tête de vos délibérations publiques;

cette déclaration leur eût imprimé la qualité essentielle de vos parties, elle eût avoué leur isolement de l'intérêt général, leur système de domination & d'indépendance, elle les eût frappés de leurs propres mains.

Une seconde faute, c'est d'avoir pris pour prétexte de vos assemblées, votre députation aux prochains Etats Généraux.

Premierement, pourquoi user de détours & de finesse? Ce n'est pas ainsi que la vérité se plaît à triompher. La vérité repousse toute espece de ménagement, ils pesent à sa candeur, ils nuisent à sa beauté. Si l'on veut draper une figure d'hérente, ce ne doit être qu'avec un lambeau de peau de tigre ou de lion.

Secondement, toute question relative aux Etats Généraux du Royaume étoit encore à cette époque bien prématurée pour vous. C'est par les idées simples, que l'on arrive aux idées composées; telle est sur tous les objets la marche de l'esprit humain, il eût fallu la suivre; vous deviez sentir, que quelque disposé que soit le Gouvernement actuel à convoquer l'assemblée nationale, son dessein secret, avant d'en venir là, est de régler le système politique des Provinces. On doit au moins lui prêter des vues si raisonnables. Par quel autre moyen parvenir à une con-

vocation réguliere & inattaquable des Etats Généraux ? Ce préliminaire rempli, ils marcheront d'eux-mêmes : des Etats Provinciaux conſtitutionnels députeront légalement aux Etats de la France. On n'aura plus à craindre ni contradictions, ni réclamations, ni difficultés qui puiſſent embarraſſer la route, & retarder l'auguſte ſolemnité.

Sous un Gouvernement cauteleux, ſous un Gouvernement violent, la conduite que je vous trace, auroit été encore plus indiſpenſable à ſuivre. En ſubordonnant à la recompoſition de vos Etats particuliers, votre aſſiſtance aux Etats Généraux, vous auriez forcé le ſyſtême du cabinet, quel qu'il eût été, de s'éclairer, & de prononcer ſur vos demandes. La tyrannie eſt quelquefois avare de ſes reſſources : vous l'auriez attirée à vous par le charme impérieux de la néceſſité : pour lever tous les obſtacles, pour ſe défaire de vous, il eût fallu vous ſatisfaire.

Nous ſommes, je le ſais, dans le ſiecle d'or de la politique ; mais eſt-ce à vous à répondre de la verſalité du génie des Cours ? Ne devez-vous pas prévoir toutes les poſſibilités rapides de ce Protée ? Le Ciel eſt deſcendu ſur le Trône des Bourbons, un ſouffle peut ramener l'Enfer,

& chaſſer l'Empire céleſte. Ecartons cet affreux préſage ; vous Peuples, agiſſez comme s'il devoit s'accomplir.

Une troiſieme faute, une faute capitale, c'eſt de n'avoir pas gardé la meſure qui vous convenoit dans vos premieres Aſſemblées ; il ſuffiſoit d'élancer votre vœu pour la ſuppreſſion de vos Etats, pour l'obtention d'Etats conſtitutionnels, pour la convocation légale de tous les Ordres de votre Province ; ces trois objets, trois paroles de Lacédémoniens pouvoient les remplir.

Ignorez-vous qu'en France, rien ne peut s'opérer que par l'intervention & l'autorité du Prince ? Quand on réclame le rétabliſſement de la regle particuliere, on ne doit pas commencer par violer la régle générale.

Ne ſavez-vous pas, combien l'autorité la plus modérée, eſt encore jalouſe, inquiête, épineuſe ? C'eſt d'une main légere, c'eſt avec une circonſpection extrême, qu'il faut en approcher. L'heureuſe révolution dans le Miniſtere, le retour de la vertu & du génie à la direction des Finances, la bonté naturelle du Roi, voilà ſans doute de grands motifs de confiance : mais penſez donc à tout ce qu'il faut de zèle, de vigilance & d'activité, au Miniſtre le mieux intentionné, pour écarter, pour étouffer

autour du Trône, les ſemences empoiſonnées, que l'intrigue y jette à pleines mains ?

Vous avez des droits, je les connois, des droits ſacrés, impreſcriptibles, indiſputables : je les prêcherai, s'il le faut, j'en ſerai l'Apôtre & le Martyr : mais croyez moi, il eſt bon, dans certains cas, de prendre la peine d'avoir raiſon deux fois.

Vous ne deviez donc vous aſſembler, que pour ſolliciter la permiſſion de vous aſſembler; que pour demander au Roi un champ clos, où le Languedoc pût comparoître avec honneur & avec sûreté : là, braves Citoyens, armés par la loi, animés de la voix & des regards du Maître, vous auriez engagé un combat certain contre les préjugés, contre les uſurpations & les violences de la Croſſe & de l'Épée. Là vous auriez renouvellé le ſpectacle impoſant de la Province de Dauphiné, ſortant fierement de ſes ruines, & ſe montrant aux Nations, parée de toute la fraîcheur d'une légiſlation nouvelle, ouvrage immortel de ſa ſageſſe, & des encouragemens du Souverain.

Au lieu d'imiter ce bel exemple, au lieu de vous borner au point de vue noble & ſimple que je viens de vous indiquer, qu'avez-vous fait ? ou vous l'avez totale-

ment mis à l'écart, ou vous l'avez noyé dans un fatras de mauvais langage, & de conſidérations étrangeres au moment. Vous avez parlé, parlé, parlé, & beaucoup trop imprimé : de ce manque de ſobriété, ſont ſorties ces longues délibérations, ces longs rapports, ces longs diſcours, ſi péniblement faits, ſi péniblement lus. La vérité ſe traîne, & ſe perd ſous la peſanteur, & la bigarrure des divers ajuſtemens dont on a pris plaiſir à l'affubler. L'objet principal eſt étouffé par ce faſte de diſcuſſions oiſeuſes, ou précoces, ſur les Etats Généraux, ſur les Elections, ſur l'éligibilité, ſur les contributions, &c., &c.

Qu'arrivera-t-il de là ? c'eſt que vos ennemis voudront à leur tour differter & diſcuter. Peut-être leur aurez-vous donné beau jeu, en ne couvrant pas le vôtre avec aſſez de ſoin ? ils ſeront habiles & prompts à abuſer de vos erreurs, & je vois avec chagrin, que les réſultats de vos ſéances ne ſont point irréprochables. Ne vous en étonnez pas, quand la précipitation s'empare de l'Ouvrier, il eſt rare que le meilleur germe ſoit conduit à ſa maturité.

Si nous pouvions parcourir enſemble vos différentes Délibérations ; ſi nous en diſcutions froidement l'eſprit, le texte & les conſéquences, je voudrois vous dé-

montrer, qu'il n'y en a peut-être pas une seule, où il ne se soit glissé quelques traits, dont la vérité n'ait à rougir, dont la patrie n'ait à s'alarmer, dont vos ennemis ne puissent tirer ees avantages ou des espérances.

Rassurez-vous, cependant, respectables Citoyens; vos fautes nuiroient sans doute à une cause moins bonne que la vôtre; celle que vous soutenez doit résister à tout, elle a cette vigueur d'une plante, que la nature se plaît à défendre de l'imprudence du cultivateur.

Occupons-nous maintenant de la conduite ultérieure que vous avez à tenir, soit pour réparer vos écarts, & vous transporter au point où vous devriez être; soit pour hâter les événemens, & préparer une route unie à votre char de triomphe.

Vos Etats actuels vont s'assembler. Je sais que réguliérement, tous les ans, la sotte coutume traîne à cette farce périodique un flot nombreux de spectateurs: la foule arrive bêtement curieuse, la foule se retire tout aussi bêtement extasié. J'aime à croire qu'aucun être pensant n'y paroîtra cette année, & que la salle sera livrée au petit nombre de gens, que la cabale aura payés, pour couvrir un instant la disgrace des acteurs, & la chûte du théatre.

Quand je réfléchis, Citoyens, qu'il ne tenoit qu'à vous, que ce ſpectacle humiliant ne ſe fût jamais renouvellé..... Mais laiſſons le paſſé, & prenons l'eſprit du moment.

Il ne faut pas vous faire illuſion, vous avez beaucop à craindre, & peu à eſpérer de tout ce qui compoſe la maſſe des Etats actuels. Vos prétendu députés à cette Aſſemblée, vieillis la plupart ſous les rênes Epiſcopales, ou n'exécuteront pas vos ordres, ou plierons au premier choc, ou même dédaignera-t-on de les réduire, parce qu'ils n'inſpireront aucun ſentiment. Et voilà cependant les Orateurs, les vengeurs, que vous vous êtes choiſis, & que vous avez armés pour votre querelle ?

Certes, je vous admire : Etes-vous des enfans ? Etes-vous vos propres ennemis ? Quoi ? vous chargez des Députés ſuſpects *de procurations limitées !* Et vous ne ſongez pas, que ces actes inacoutumés, ſoumis comme par le paſſé à l'examen d'une commiſſion partiale, ſeront annullés ou modifiés, ſelon le caprice & l'intérêt des Vérificateurs ! Et vous ne ſongez pas à la foibleſſe habituelle de ces Députés ; aux reſſources du deſpotiſme allarmé ; à l'énergie d'une promeſſe, ou d'une menace, d'un regard doux, ou indigné que lanceront

des hommes puiſſans ſur des hommes timides ! Enfin vous ne ſongez pas, que quand même ces procurations ſeroient acceptées, cette orgueilleuſe indulgence ne feroit que mieux éclater leur inutilité, & le mépris tranquille que l'on a pour vous.

A ces procurations limitées vous avez joint des proteſtations motivées, & ce ſont ces Députés encore à qui vous confiez ce ſecond dépôt ! Autre bévue plus forte que la premiere : par qui, à qui prétendez-vous que ces proteſtations ſoient ſignifiées ? Par vos Députés, ils n'oſeront pas ? Aux Etats, ils les fouleront aux pieds, & marcheront toujours ?

Je vois dans la plûpart de vos délibérations, que vous avez donné pouvoir à vos Députés aux Etats, de proteſter *ſi beſoin eſt.* Eh ! que veut dire ici ce ſtyle pratique ? Je frémis à ce mot barbare. Eſt-ce que vous mettez en doute ce beſoin ? Oui, oui, oui, ce beſoin exiſte, peuple cruel à vous-même. Oui, il eſt d'une néceſſité indiſpenſable, d'un intérêt capital, il y va de vos biens & de votre honneur, & de proteſter, & d'aſſurer l'effet de vos proteſtations. Voudriez-vous jetter au haſard, & dans une lice obſcure, les gages de votre combat, les premieres marques de

votre régénération, les caracteres visibles de votre grandeur, les engagemens que vous prenez, à la face de l'Univers, d'être enfin hommes & françois ? Si vous êtes vraiment ressuscités, prouvez-le donc par des œuvres de vie ; si vous êtes hommes, n'agissez plus comme des enfans timides & imprévoyans ; si vous êtes françois, distinguez-vous de ces races avilies, placées dans les empires d'Asie, entre le sabre & le cordeau.

Citoyens, ce n'est point dans l'enceinte des Etats assemblés, que vous devez avouer des représentans, & chercher des défenseurs. Ce n'est point aux Etats que vous devez adresser vos motions & porter votre vœu. Revenons toujours aux principes, rien ne peut s'opérer en France sans l'intervention auguste du Souverain. Il n'y a donc pas d'autre voie à prendre. Comment le prendre ? Le voici.

Il faut que sans délai, tous vos Diocèses s'assemblent. Il faut révoquer les pouvoirs donnés à vos prétendus Députés aux Etats. Il faut en revêtir les Commissaires déjà nommés dans vos précédentes assemblées, ou que vous chargerez dans celle-ci, si vous trouvez à faire un meilleur choix.

Il faut qu'en peu de mots, clairs & précis, ces Commissaires soient chargés,

de ſe rendre incontinent à Montpellier ; de remettre eux-mêmes, en mains propres, au Commiſſaire principal du Roi aux Etats, revêtu de la plénitude de la repréſentation Royale dans votre Province, des proteſtations énergiques & bien ſonnantes, & de le ſommer reſpectueuſement de les mettre ſans retard ſous les yeux de Sa Majeſté, par la voie d'un courrier extraordinaire.

Il faut que vos délégués prennent acte de la remiſe & de la ſommation qu'ils auront faite.

Il faut que chaudement ils faſſent ſignifier un extrait de vos proteſtations au Chef de l'Aſſemblée des Etats, par le miniſtère d'un huiſſier.

Il faut enfin, qu'après avoir rempli toutes les conditions de leur mandat, ils ſecouent la pouſſiere de leurs pieds, & qu'ils retournent à leurs Cités reſpectives, pour y juſtifier par actes de leurs diligences & de leurs exactitudes.

Partez, volez glorieux Mandataires des trois Ordres, courez de toutes parts, trouvez-vous en foule dans la ville de Montpellier. Vous y verrez vos oppreſſeurs, mais auſſi vous y goûterez les prémices de leur humiliation & de vos ſuccès. La Patrie plane au-deſſus de vos têtes, & vous prépare des Couronnes. Mon imagination enchantée

chantée répand sur votre passage une moisson de palmes & de fleurs.

Citoyens de Languedoc, ne balancez pas, ne différez pas d'un instant à suivre le parti que je viens de vous inspirer. Il est unique, il est décisif. C'est ce son des trompettes d'Israel, auquel tombèrent les murs profanes de Jericho. Ne perdez point de temps, chaque moment vous replonge dans l'abyme, ou vous en retire. Le Romain Fabius rétablit la République par la sagesse de ses lenteurs; vos ennemis se serviront, pour ruiner la vôtre, de la lâcheté de vos retardemens.

Vous pouvez le croire, je ne suis pas un partisan bien chaud des personnés en place. Mais l'homme puissant, à qui je vous adresse, s'est honoré souvent du titre de Citoyen. C'est un esprit juste, un cœur droit & sensible. J'ose vous affirmer qu'il vous tend les bras. Ne connoît-il pas votre déplorable situation, l'étendue & le poids de vos chaînes? il a vu vos larmes, & plus d'une fois il a pleuré comme vous.

Le temps m'entraîne. Je passe rapidement aux avis généraux qu'il est important de vous donner. Puisse-je vous inspirer cette force & cette persévérance qui vous sont nécessaires dans le calme perfide, ou parmi les agitations furieuses de l'élément que vous habitez.

Vous avez accordé votre confiance à quelques-uns d'entre vous ; c'eſt un tréſor que vous devez ſuivre & veiller de tous vos yeux : redoutez-en la diſſipation, empêchez-en le mauvais uſage.

A Dieu ne plaiſe que je veuille ſemer parmi vous d'odieuſes défiances, triſtes épines qui hériſſent les affaires, & en rendent le maniement auſſi délicat, que la réuſſite douteuſe.

Je rends juſtice à tous vos Mandataires, quoique je ne les connoiſſe pas ; votre choix eſt un préjugé qui les honore à mes yeux ; mais la prudence fut toujours regardée comme la mere de la sûreté. Ne mépriſez pas cet adage proverbial, il peut vous être utile plus que vous ne penſez.

Je ne ſais, mais j'ai la tête remplie de nuages qui me pèſent. Je ſens la vapeur d'un orage qui coûve. On s'agite ſourdement, on marche par des ſouterrains, on conſpire. Citoyens, ayez l'œil par-tout, & ſur tout.

Je voudrois que vous euſſiez pris dans chacun de vos diſtricts, dans chacun des trois Ordres, une Délibération pour déclarer infâme, & traître à la Patrie quiconque ſe détâcheroit de la Cauſe Nationale, ou ſeroit juſtement accuſé de l'avoir trahie.

Citoyens, ſi ce crime venoit à être commis, c'eſt un parricide que vous auriez à punir.

Je ſuis naturellement ennemi des moyens de terreur, ils ne font que des eſclaves. Mais auſſi l'excès de confiance n'a-t-il jamais produit de monſtres ? Je ne ſoupçonne pas aiſément le mal, mais j'aime à le prévenir. La crainte eſt une maniere de vertu ; pourquoi ſe priver de ſes avantages, elle peut contenir, ou ramener ceux qui s'égareroient ; c'eſt une garde donnée à l'homme, pour lui tenir lieu de ſon innocence.

Croyéz-moi, Citoyens, examinez attentivement les pouvoirs que vous avez donnés à vos Députés, Commiſſaires, ou Syndics ; peſez avec réflexion & avec tremblement, ceux que vous leur donnerez dans la ſuite. Il vaut mieux être obligés de les étendre, ſelon l'exigeance des cas qui ſe préſenteront, que de vous expoſer au répentir de les avoir trop étendus ſans néceſſité.

Loin, loin de vous, l'eſprit perfidement conciliateur, qui tenteroit de vous attirer dans des négociations, & des accomodemens. Oppoſez une éternelle réſiſtance à tout cet attirail des trahiſons politiques. De quelque côté que ces ouvertures ſe préſentent, craignez le gouffre de Caribde ou de Sylla. Que vos oreilles ſoient de bronze à ces propoſitions inſidieuſes. On vous égareroit ſous prétexte de vous diriger, on

vous conduiroit à la mort, en affectant de vous ſervir de phare.

J'ai lu quelque part, que les Grecs ayant fait mourir Palamedes, ſon pere voulut ſe venger. Il épia, il attendit les meurtriers de ſon fils, lorſqu'après la priſe de Troyes ils s'en retournoient par mer. Placé ſur un rocher, au fort d'une tempête, en pleine nuit, il tenoit en main un flambeau allumé, pour ſervir comme de fanal, indice d'un port favorable à la deſcente des Vaiſſeaux; & cependant, les Grecs, abuſés par ce flambeau, alloient à travers les écueils, heurter contre ce rocher, & s'abymer dans les profondeurs de la mer.

Mettez-vous bien dans la tête ce trait d'hiſtoire, & tirez-en la leçon qui vous convient.

Il eſt, je le ſais, un art de ſentir les événemens de loin, & de frapper d'abord au but à travers les ſynoſités, & les ténebres de la route. Mais qu'il eſt petit le nombre de ceux que le Ciel a doués de cette divination morale! Il eſt donc fort à craindre, que ceux d'entre vous qui ſont privés de cette rare diſpoſition d'organes, venant à tomber en des mains habiles à manier les eſprits, ne ſe laiſſent aller à de fauſſes apparences, & quainſi des guides aveuglés & mal-à-droits, ne précipitent inopinément la Patrie, abandonnée

à leur conduite, dans les horreurs du naufrage.

Le bruit court en effet, qu'on arrive à vos Etats, avec une ample proviſion d'armes, & d'inſtrumens de toute eſpece. Citoyens, ſoyez atentifs, & fermes. Revétez un eſprit ſévere, vigoureux & fier, qui repouſſe les careſſes, qui ſoutienne les attaques, & pour qui les métaux les plus épurés ne ſoient que de la pouſſiere & de la fange.

Si l'on emploie la ruſe, confondez la ruſe par la ſupériorité de vos vues, par le calme de votre pénétration.

Si l'orgueil s'émeut, & s'élance dans l'arêne, heurtez l'orgueil par l'orgueil, ce mouvement ne ſied pas mal de temps en temps à la raiſon. Soyez de fer, Citoyens, vos ennemis éprouveront qu'ils ne ſont que d'argile.

Il faut vous attendre qu'on jettera des écrits dans le public, pour vous nuire en ſe juſtifiant. L'Imprimerie a ſes inconvéniens & ſes abus, comme toutes les choſes de ce monde. Ce fer qui brille utilement à ma charrue, on en fait auſſi des poignards. N'allez pas vous ſalir les doigts à ramaſſer de dégoûtantss apologies. Gardez-vous d'engager une guerre de plume, vous aviliriez la majeſté de votre cauſe, & de votre caractere Sans doute vous connoiſſez le *veto* des Romains, que ce ſoit

là votre unique réponſe. ; c'eſt un mot ſublime, ſentez-en l'application.

Un point, ſur lequel on ne peut trop inſiſter, c'eſt d'entretenir une correſpondance exacte & journaliere, avec les différentes parties de la confédération. Vos ſuccès & votre gloire dépendent de votre union. Touchez-vous, ſerrez-vous malgré les diſtances. Formez enſemble cette fameuſe phalange, d'homme contre homme, de bouclier contre bouclier. Ayez toujours préſente à la mémoire, la fable du bon Poëte Philoſophe, cette fable qui vaut ſeule au traité de politique. Soyez ce faiſceau de traits, qui réſiſte aux efforts du bras le plus vigoureux. Si vous vous déſuniſſez, on vous briſera l'un après l'autre. Rappellez-vous que le Frere de Camille ne défit les trois Curiaces, qu'en les diviſant.

Soyez donc unis, pour être invincibles. Point de démarches particulieres, elles vous iſoleroient ; point de concertations privées, elles compromettroient l'intérêt général ; ne marchez jamais, qu'en diviſions aſſez fortes, pour faire tête à tout ce que vous rencontrerez devant vous. Si vous ne ſuivez pas ce ſyſtême, vous êtes perdus, vous êtes pris, & chargés de chaînes, vous, vos enfans, juſqu'à la poſtérité la plus reculée, de chaînes d'autant plus peſantes, & plus cruellement rivées, que vous auriez eu l'air une fois,

de les ſecouer & de les rompre.

Par ces moyens, & quelques autres, qui en découlent naturellement, vous arriveriez au terme de vos travaux & de vos vœux. Mais il faut l'avouer, Citoyens, & cet aveu doit être bien doux à vos cœurs : votre plus ferme eſpérance, l'ancre de votre ſalut eſt dans les mains de votre Roi. Vous connoiſſez ſa généreuſe ardeur pour la félicité nationale. N'êtes-vous pas ſes enfans comme les peuples du Dauphiné ? Auſſi fidelles, n'êtes-vous pas plus malheureux ? Demandez, ſollicitez, preſſez le Trône de vos ſupplications & de vos gémiſſemens. Le Ciel n'accorde pas toujours ſes roſées ſalutaires au premier cri de la priere ; il faut les lui arracher par de tendres importunités, par la douce violence du beſoin & des larmes. Citoyens, uſez-en de même avec l'ame céleſte de votre Monarque. Peſez avec reſpect, avec amour, ſur ce cœur royal & paternel ; & bientôt, cédant à cette preſſion aimable, les graces & les bienfaits ſe répandront dans toute votre Province.

Je ne finirai pas ces penſées, ſans m'arrêter un inſtant à la plus agréable de toutes, à celle que vous inſpirez, reſpectable Tiers-Etat, Ordre National, arbre immenſe, qui faites la force & la richeſſeſſe des Royaumes !

Qu'on retranche de l'Empire Français

le Clergé & la Nobleſſe, l'Empire Français ſubſiſtera toujours. Qu'on retranche le Peuple, que reſtera-t-il ? quelques Races antiques, armées d'une épée inutile ; quelques Pontifes, qui leveront leurs mains vers le Ciel, pour la proſpérité d'un vaſte déſert.

Clergé ! Nobleſſe ! vous m'impoſez quelquefois. Mais le Peuple, ce bon Peuple, n'excite que des émotions douces, des ſouvenirs intéreſſans, ou des images attendriſſantes. Ses malheurs, ſes plaiſirs tiennent à l'ame. Il faut pleurer, quand il ſe plaint ; il faut ſe réjouir, quand il eſpère. Son idée reveille le goût de tout ce qui eſt bon, le ſentiment de tout ce qui eſt utile ; elle répand ſur les méditations du Philoſophe, un charme indéfiniſſable, une fleur d'intérêt & de vie, que la ſuperbe aridité des dignités & des titres, aſpire inutilement à nous faire oublier.

Peuple aimable de Languedoc, vous avez été juſqu'ici des lampes ſouffrantes, allumées à l'honneur de vos Maîtres, & conſumées obſcurément à leur profit ; brûlez déſormais pour vous-mêmes, brûlez noblement pour l'utilité publique ; communiquez-vous votre chaleur, juſqu'à la conſommation du Grand Ouvrage, & plutôt que de redevenir ce que vous étiez, éteignez-vous pour jamais.

FIN.